



HAL
open science

Les odeurs comme déclencheurs d'activités métalinguistiques

Françoise Dufour, Fanny Rinck

► **To cite this version:**

Françoise Dufour, Fanny Rinck. Les odeurs comme déclencheurs d'activités métalinguistiques. CORELA - COgnition, REprésentation, LAngage, 2020, Métalinguistiques, HS-31, <10.4000/corela.11033>. <hal-02893416>

HAL Id: hal-02893416

<https://hal.science/hal-02893416v1>

Submitted on 8 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Version auteur

Référence :

Dufour Françoise et Rinck Fanny (2020). « Les odeurs comme déclencheurs d'activités métalinguistiques », *Corela* HS-31 (*Métalinguistiques*)

En ligne : <http://journals.openedition.org/corela/11033> ; DOI :

<https://doi.org/10.4000/corela.11033>

Les odeurs comme déclencheurs d'activités métalinguistiques

Françoise Dufour

University of Warwick, Centre for Applied Linguistics

Fanny Rinck

ESPE de Grenoble et Laboratoire LIDILEM Université Grenoble Alpes

Résumé

Les professionnels de l'olfaction ont à parler des odeurs et apprennent à le faire au quotidien. Ils ont à caractériser les odeurs en différentes notes ou facettes et à se mettre d'accord entre eux sur ce que « ça » sent. Dire les odeurs ne va pas sans doutes, questionnements, échecs, ratures, commentaires méta-énonciatifs et ajustements co-énonciatifs. L'objectif de notre contribution est d'analyser les activités métalinguistiques impliquées dans la caractérisation des odeurs, telles qu'elles se manifestent dans le fait de dire plus pour tenter de dire mieux et dans le fait de parler du dire. Nous prenons appui sur des caractérisations d'odeurs sollicitées en situation expérimentale auprès de 35 parfumeurs et aromaticiens et complétées par des entretiens d'explicitation. Nous montrons que leur discours interroge le lien entre dire et savoir, le fait que dire, c'est chercher (à approcher une cible), et l'impossibilité de distinguer dire, penser et sentir.

Mots-clés : olfaction, sensoriel, expertise, commentaires méta-énonciatifs, approximations, ajustements, intersubjectivité.

Abstract

Olfaction professionals have to talk about odours and they learn to do so on a daily basis. They have to characterize the smells in different notes or facets and to agree among themselves on what "it" smells like. Saying smells is not without doubt, questionings, failures, deletions, meta-enunciative comments and co-enunciative adjustments. The objective of our contribution is to analyze the metalinguistic activities involved in the characterization of odours, as they manifest themselves in saying more to try to say better and in talking about saying. We rely on odour characterisations requested in an experimental situation from 35 perfumers and flavourists and supplemented by explanatory interviews. We point out that their discourse questions the link between saying and knowing, the fact that saying is searching (approaching a target), and the impossibility of distinguishing between saying, thinking and smelling.

Keywords : olfaction, sensory, expertise, meta-enunciative comments, approximations, adjustments, intersubjectivity.

1. Introduction

« c'est très floral, pour moi, ça me fait très violette, très iris... et je peux voir aussi un côté un peu fruits rouges... quand je dis fruits rouges, ça peut être un peu... j'associe à la prune, j'associe à la framboise. (...) pour moi, ça peut me faire aussi l'odeur du rouge à lèvres par exemple (...) là-dessus, c'est à peu près tout ce que je peux vous dire sur cette matière... ça peut me faire aussi un peu rosé, floral-rosé... très bonne matière première, très jolie, bonne puissance, une bonne diffusion... ça me fait très matière, c'est assez noble (...) » (Descriptif de la molécule de bêta-ionone par un parfumeur¹).

Nous prenons comme point de départ le constat du « manque du mot » (Lawless et Engen 1977) et du « vide dénomiatif » (Kleiber 2012) dans un « sens sans parole » (Howes 2006). Dans le domaine olfactif, « le mot fait défaut au dire » (Authier-Revuz 1995(2012): 584) et le locuteur qui veut ou doit parler des odeurs est confronté à « l'impossible de la langue » (Barthes 1977). L'olfaction est jugée plus subjective et moins universelle que d'autres perceptions (notamment la vision et l'audition) (Köster 2002: 27). Les explications avancées sont nombreuses : le traitement cortical de l'information olfactive, les différences inter-individuelles au niveau de la famille des gènes olfactifs, la faible importance accordée aux odeurs dans notre culture. Les odeurs ont pour caractéristique principale de ne pas donner lieu à des dénominations, si ce n'est en lien à une potentielle source odorante (odeur de quelque chose) (Kleiber et Vuillaume 2011) correspondant à une « désignation de type, i.e. à une catégorie d'odeurs » (Kleiber 2012: 55), mais elles sont l'objet d'un dire qui s'exprime sous forme d'appréciations hédoniques (jugement d'agrément : agréable vs désagréable) et de caractérisations sensorielles.

Face à ce constat, notre hypothèse de travail est que les odeurs sont des déclencheurs d'activités métalinguistiques : dire les odeurs ne va pas sans doutes, questionnements, échecs, ratures, commentaires méta-énonciatifs et ajustements co-énonciatifs. Nous envisageons l'activité métalinguistique comme une composante clé de l'expertise sensorielle (Petit et Rinck 2014 ; Rinck 2018). Alors que chez les naïfs domine le manque de mot (« c'est difficile à dire »), les experts multiplient les descripteurs dans un discours qui se caractérise par la prolifération du sens. Ils sont confrontés au sentiment du manquement du langage : ils savent les difficultés à nommer les odeurs – il ne s'agit pas simplement de trouver « le *bon* mot » mais de décrire des propriétés organoleptiques, autrement dit ce qu'ils appellent des *notes* et *facettes* de l'odeur – et à se mettre d'accord entre eux, au quotidien, par rapport aux effets que recherchent leurs clients ou à ce que

1. Entretien 07. Dans ce qui suit, nous référençons les extraits d'entretiens en indiquant leur numéro.

produit l'ajout de tel ou tel composé à tel ou tel mélange odorant.

2. Contexte de l'étude, corpus et objectifs

L'étude présentée ici s'inscrit dans le cadre du projet ANR SHS ICEO (Interactions Cognition-Émotion dans la modalité olfactive, resp. M. Bensafi, 2012-2016) et de collaborations avec des chercheurs du Centre de Recherche en Neurosciences de Lyon qui travaillent sur la perception olfactive et s'intéressent à la contribution des analyses de discours pour cerner la dimension cognitive de la perception sensorielle. L'approche adoptée interroge les liens entre sémantique et cognition (Rastier 1991) et la référenciation (Mondada et Dubois 1995), et elle s'inscrit dans la lignée des travaux de D. Dubois et C. Rouby sur la mise en mots et la catégorisation dans le domaine olfactif (Dubois éd. 1997 ; Dubois *et al.* 1997 ; Dubois et Rouby 2002 ; Rouby *et al.* 1997).

Le corpus que nous proposons d'étudier est le résultat d'un dispositif consistant à solliciter un discours de caractérisation des odeurs en situation expérimentale : 35 experts parfumeurs et aromaticiens, 35 apprentis-parfumeurs et 35 sujets naïfs ont été invités à sentir 20 flacons odorants² et à répondre par écrit à la question suivante : « qu'est-ce que l'odeur vous évoque ? ». Le choix de cette formulation prend le contre-pied de tests d'identification pour lesquels la question est « qu'est-ce que c'est ? », ce qui présuppose une bonne réponse. Cette idée d'une « étiquette vraie » (*veridical label*) héritée des protocoles similaires menés dans la modalité visuelle a été largement battue en brèche (Dubois et Rouby 2002). Plutôt qu'à l'identification objective d'un odorant, la requête de l'évocation fait appel à la mémoire olfactive du sujet dans sa relation au monde. D. Dubois a montré que contrairement aux couleurs « les odeurs ne sont pas construites conceptuellement comme une des propriétés sensibles du monde » mais que « ce sont les propriétés de cette mise en relation [d'un sujet au monde] qui caractérisent les odeurs et s'avèrent pertinentes comme critères de catégorisation » (Dubois 2006: 50).

Les données collectées³ ont été complétées par des entretiens menés avec les parfumeurs et aromaticiens. Nous en exploiterons ici la première partie, qui consistait en une mise en situation selon le protocole suivant : on donne aux sujets un flacon qu'ils ont préalablement senti en situation expérimentale (flacon de bêta-ionone), sans leur dire quelle est la molécule, et on leur demande « pouvez-vous décrire cette odeur et expliquer comment vous vous y prenez lorsqu'on vous demande de décrire une odeur ? ». Cette mise en situation qui sollicite une activité métalinguistique et métacognitive s'inspire des méthodes de l'entretien d'explicitation (Vermersch 1994) et de l'analyse de la mise en œuvre de l'expertise (Visser 2006) : elle a pour principe de donner accès aux structures

2. Il est à noter que les flacons contiennent une molécule odorante. Dans leur pratique professionnelle, les experts ont affaire à des molécules seules mais plus souvent à des mélanges odorants.

3. En annexes sont présentés des extraits du matériau sur lequel nous travaillons : 20 descriptions écrites de naïfs, 20 descriptions écrites d'experts et deux descriptions orales.

cognitives et émotives actives dans cette pratique courante pour les experts consistant à décrire une odeur.

L'objet de la présente contribution est d'analyser les activités métalinguistiques impliquées dans la caractérisation des odeurs, telles qu'elles se manifestent dans le fait de dire plus pour tenter de dire mieux et dans le fait de parler du dire. Nous prenons appui sur les travaux de J. Authier-Revuz (1995(2002)) sur la modalité méta-énonciative et les non-coïncidences du dire et sur ceux de A. Culioli (1990, 1999) sur les opérations cognitives décelables en discours et la construction d'un domaine notionnel.

Les discours de caractérisation des odeurs de sujets naïfs et experts fonctionnent sur un principe d'essais et d'échecs. Ils comportent des formes de dédoublement énonciatif de la modalité autonymique (« x si je peux dire », « je dirais x »). On relève également des éléments qui, sans représentation explicite du dire, fonctionnent comme modalisations (une note « un peu x », « pour moi, c'est x ») et une représentation du dire en train de se faire sans élément autonome (« x ou y », « x donc y »), notamment par une syntaxe consistant à juxtaposer des descripteurs, parfois avec des ratures (« x ou plutôt y »). Sauf dans le cas des non-réponses et aveux d'échec, on a donc affaire à des parcours d'identification de l'odeur impliquant le marquage d'ajustements catégoriels (« c'est », « ce n'est pas », « c'est un peu », « c'est très »).

Les énoncés montrent le dire en train de se faire et le sujet en dialogue avec lui-même et ses sensations, ses souvenirs, son savoir en interaction avec l'enquêteur ainsi qu'avec les pairs et la profession. Nous les mettons en perspective avec le sentiment linguistique des experts, étudié à partir de la situation d'entretien (Petit et Rinck 2014). Les discours de et sur la caractérisation des odeurs nous permettent d'étayer le constat selon lequel dire l'odeur ne va pas de soi. Ils sont *in fine* révélateurs aussi de la dimension langagière de la perception sensorielle et de l'expertise olfactive.

Dire l'odeur donne à voir que :

- dire c'est savoir dire et c'est savoir (ou pas) ;
- dire c'est chercher ;
- dire c'est s'interroger sur les relations entre sentir et dire, de sorte que l'odeur est envisagée à la fois comme objet de discours, objet de perception et objet de connaissance.

3. Dire l'odeur, c'est savoir dire et c'est savoir (ou pas)

Que faire des corpus vides ? Sans exagérer, les non-réponses sont nombreuses chez les sujets naïfs à qui l'on demande de décrire une odeur. Certaines réponses se limitent à rendre explicite l'échec à dire, par un point d'interrogation ou en toutes lettres : « je ne sais pas », « pas de mot sur cette odeur », « pas de nom dessus », « odeur non identifiée », « j'arrive pas à définir ». Ces aveux d'échec concernent - tantôt ou à la fois - le fait de nommer (« impossible de trouver le mot ») et de connaître (« je n'arrive pas à

reconnaître ou identifier quoi que ce soit »). Certaines réponses découplent dire et savoir et mentionnent la difficulté dite de « rappel », autrement dit l'expérience du mot sur le bout de la langue : « je reconnais mais je ne saurais pas quoi dire », « odeur connue mais je n'arrive pas à la décrire », « odeur reconnue mais pas de mot dessus », en quelque sorte, « ça me dit quelque chose ». Ces différentes formes d'échec sont autant d'expressions de l'identification lacunaire d'un référent. La nomination qui échappe au sujet devient l'objet d'un dire qui auto-représente cette méconnaissance. En ce sens, les modalités énonciatives de l'échec à nommer peuvent être considérées comme une forme réflexive de méta-énonciation qui concerne, non pas une non-coïncidence, mais le manque de mots aptes à dire le monde.

Chez les experts, ces aveux d'échec ne sont pas exclus mais ils n'interviennent jamais seuls : « Il y a un côté légèrement camphré. Verte. Je dirais légèrement fleurie, mais j'arrive pas à voir ce que c'est, à y mettre un nom. » (29). Leurs réponses suggèrent l'importance pour eux d'identifier le nom de la molécule – et ils le confirment lors des entretiens, même s'ils soulignent aussi que cela ne suffit pas.

- « Tout à l'heure je me disais je connais je connais je connais, et je voyais que je bloquais complètement, bon après je me suis dit bon allez (...) et j'ai fini par trouver ce que c'était mais ça donne envie d'aller directement... au but » (27) ;

- « soit je fais l'association tout de suite, soit ben l'association se fait pas tout de suite et je me dis ... Et ça m'énerve. » (11) ;

- « en fait je cherche à quoi ça me fait penser et pas forcément la matière première mais aux idées qui sont associées à cette odeur, pour pouvoir retrouver le nom de la matière ou pas la retrouver mais en tout cas essayer de faire des liens comme ça » (06).

L'échec ou le risque d'échec peut se présenter en termes d'exaspération ou d'acceptation. Il est double : il consiste à ne pas savoir ou à faire erreur. Il est perçu/énoncé comme une défaillance personnelle et peut donner lieu à des formes d'auto-justification : « hier je l'ai pas reconnue celle-là » (26), « je me suis trompé tout à l'heure » (27), « je n'étais pas très sensible au ionone puis il y a une histoire de fatigue sur les ionones et typiquement c'était le piège à l'école » (10), « je ne suis pas un professionnel pour reconnaître » (10), « ça m'intéresse pas trop de discerner » (03).

La réussite est elle aussi rendue explicite, ce qui revient à apporter une confirmation qu'on sait : « maintenant que j'ai reconnu en tout cas je pense que c'est bien le bêta-ionone (03) », « je reconnais, c'est la bêta-ionone » (20), « je sais ce que c'est, c'est la ionone bêta c'est violette boisé ambré floral fruité fruits rouges » (30).

La représentation du dire en termes de réussite et d'échec se manifeste enfin dans des énoncés qui font se côtoyer le fait de dire, ne pas dire et se dédire, comme dans cet exemple tout à fait révélateur où l'on observe une forme de correction : « si c'est pas l'ionone bêta c'est peut-être de, non quand même, en tout cas, c'est de la même famille »

(15). L'alternative (« si c'est pas ») n'est pas énoncée (« non quand même ») et c'est une figure d'épanorthose qui se produit : alors même que le risque de l'erreur est rendu explicite, le verdict final renforce la première proposition (« en tout cas, c'est »).

La réussite et l'échec constituent une ligne de fond dans les caractérisations d'odeurs. Dire l'odeur consiste à ne pas dire, à dire qu'on ne sait pas ou qu'on ne peut pas dire, qu'on dit sans être sûr de ce qu'on dit, ou à l'inverse à dire qu'on sait et qu'on sait ce qu'on dit. Comme nous le verrons plus loin, on a affaire à un jeu complexe de relations entre, d'une part, dire, ne pas dire, dire le non-dire et d'autre part savoir, ne pas savoir, ne pas savoir si on sait et savoir qu'on risque de faire erreur. Au-delà donc de la nomination au sens d'identification de la molécule (pour les experts à qui l'on soumet des molécules et non des mélanges), le discours sur les odeurs se présente comme un cheminement marqué par le doute et l'incertitude.

4. Dire l'odeur, c'est chercher

Plus fondamentalement que la réussite et l'échec, le discours sur les odeurs rend explicite la difficulté à dire, au sens où dire revient à décider dans l'incertitude. L'incertitude s'exprime notamment par la modalisation (« peut-être ») et par l'usage de points d'interrogation (« eucalyptus ? à la fois frais et sucré »), dont la portée semble parfois concerner la nomination plutôt que tel ou tel descripteur (« solvant, lourd ? » ou « sirop, sucré, arôme, fruits ? »). Les réponses commentent l'obligation à tenir compte de l'incertitude, et en quelque sorte sans s'en tenir rigueur, chez les naïfs (« banane mais c'est pas sûr »), et à l'oral chez les experts :

- « je pense que c'est la bêta-ionone parce qu'il y a des notes boisées mais aussi fleuries (...) mais c'est peut-être pas ça c'est peut-être juste la molécule santal ou je sais pas en fait » (23) ;

- « là j'ai eu l'impression après je me suis peut-être trompé de reconnaître le citronellal peut-être je me trompe mais voilà pour moi c'est une note ça sent la citronnelle c'est aldéhydé c'est pshit pshit anti-moustique » (17).

La multiplication des descripteurs est caractéristique du discours des experts, à l'oral comme à l'écrit. L'identification olfactive passe par la reconnaissance de propriétés notionnelles de l'odeur. À l'écrit, les énoncés se veulent objectivants : ils se présentent sous forme de listes qui juxtaposent les descripteurs (ex. « banane, benzylé, benzyl acétate, fruits rouges, grenadine »). Les énoncés oraux des experts révèlent à quel point la succession des descripteurs – comme un « menu déroulant » explique l'un d'eux – ne constitue pas tant une représentation des étapes de la nomination, qui aboutirait à un terme unique, qu'un parcours d'identification considéré comme une fin en lui-même, et consistant à « pousser » ou « affiner » le descripteur, à « décliner » l'odeur, lui « associer

des termes » ; en somme, pour reprendre encore les propos des experts, « chercher » : « on a un peu cette casquette de détective et on cherche, on cherche vraiment tout ce qu'on peut ressentir avec une odeur » (05). L'enquête de l'identification olfactive se réalise ainsi sur le mode « tâtonnant » du dire (Authier-Revuz 2000), donnant à voir le « work in progress de la nomination » (Authier-Revuz 1995(2012): 563) sous la forme d'un dialogue interne au discours.

- « C'est une odeur chaude, boisée... ça sent la violette un peu, un peu mais pas tant que ça hein ? c'est poivré aussi (...) ça sent même les... l'odeur de la laine, un peu... la laine mouillée, je veux dire, bon, ça sent la dragée aussi, ça sent même (...) » (09).

Ce parcours d'identification des odeurs, qui peut amener le locuteur à identifier et à nommer (ou pas), a été analysé par F. Dufour et M. Barkat-Defradas (2009) qui ont mis en évidence différents types d'opérations cognitives de repérage et d'ajustement « mises en cache lorsque la langue pourvoit (mieux) à un découpage partagé du monde » (op. cité: 85). Les experts procèdent au repérage de propriétés notionnelles de l'odeur en mobilisant un métalangage propre au domaine (*une facette, une note*). L'enjeu pour eux est dans le cumul de descripteurs d'effets sensoriels, d'où les marqueurs d'ajout (*aussi, après, même*). Des marqueurs de gradation (*plus, moins, assez, très, un peu, un petit peu, légèrement...*) « positionnent les propriétés sur une échelle quantitative ou qualitative » (Hadermann et Ikova 2010: 4-5). Dans le même temps, le locuteur écarte les propriétés que l'odeur ne possède pas. Cette opération marquée par des négativations a pour fonction de tracer la « frontière » du domaine à dire, de désigner un ou des extérieur(s) pour mieux construire l'identité de l'intérieur :

- « (...) pour moi, c'est une odeur qui est très sensuelle, qui est pas très aromatique, qui est plutôt dans l'univers de la parfumerie, pas dans l'univers des arômes, il y a pas du tout de côté fruité » (24).

Dans le même sens, le connecteur adversatif *mais* opère une déformation du noyau notionnel identifié par le nom des molécules ou par un odoronyme de l'ordre de la source odorante : « un effet calamus mais moins sale » (énoncé écrit), « c'est du ionone, mais ça fait boisé » (03). De fait, la recherche des notes et facettes ne relève pas que de la succession et du cumul : « alors c'est assez contradictoire, parce que j'ai un effet, j'ai un effet poussiéreux, étouffant, et en même temps j'ai un effet frais, camphré, assez ouvert » (16).

Par ailleurs, alors que dans les réponses écrites des experts, les termes tendent à être simplement juxtaposés, à l'oral, des constructions récurrentes interviennent, de type « c'est x », « ça sent x », ou, comme pour marquer l'évitement de « c'est » et mettre l'accent sur ce que l'odeur évoque plutôt que ce qu'elle est, « il y a/ j'ai un effet x », « ça me fait x », « ça me rappelle, me fait penser à, ressemble à x », « j'associe à », « on est sur du x » ; le discours définitionnel relève du « c'est comme », ce que l'on retrouve aussi chez les naïfs : « on dirait un légume, un fruit ».

Chez les naïfs comme chez les experts, le *moi* du sujet percevant s'inscrit dans son discours ; « ça me fait » ou « pour moi » servent de cadratifs qui mettent en avant le caractère subjectif du dire olfactif :

- « pour moi c'est une odeur assez boisée, ça me fait, enfin nous, au niveau des arômes, on parle beaucoup par évocation en fait, donc ça me fait vraiment la note crayon, moi j'appelle ça crayon » (25).

Chez les naïfs aussi se manifeste la nomination assumée en tant qu'acte personnel (Authier-Revuz 1995(2012): 560) : « j'ai envie de l'intituler: "extrait d'odeur de pieds" ». Dans l'extrait de l'expert ci-dessus, l'acte de nomination personnel apparaît assumé comme tel par le collectif « nous au niveau des arômes on parle par évocations ».

5. Sentir et dire : l'odeur comme objet perçu, objet de discours et objet de connaissance

« Si ça sent le jardin de ma grand-mère je vois pas pourquoi quand je le dirais que ça pourrait pas être le cas » (12). Dans les propos de cette parfumeuse est mis en avant le caractère indissociable du sentir et du dire. Ils résument l'enjeu de la caractérisation d'odeurs pour les experts : décrire ce que l'on sent, c'est-à-dire ce que l'on ressent et viser un partage et un relatif consensus sur ce que « ça » sent.

5.1. « Non-coïncidences »

L'activité métalinguistique impliquée dans la caractérisation d'odeurs concerne plus particulièrement, si l'on se réfère aux travaux de J. Authier-Revuz (1995(2002)), la non-coïncidence entre les mots et les choses, entre interlocuteurs dans la situation d'enquête et du discours avec lui-même. Les experts font l'expérience au quotidien d'un découplage peu commun entre l'ontologique et le cognitif. De cette faille surgit l'idée que la transparence du langage est un leurre. Ce que J. Authier-Revuz (1995(2012): 510) appelle fort à propos « l'évidence de l' "unité" mot-chose » est mise en péril à travers le défaut du dire olfactif, c'est-à-dire, chez les naïfs, le manque du mot et chez les experts, le sentiment qu'il s'agit d'approcher une cible à défaut de pouvoir l'atteindre. L'expression de l'incertitude et les formes d'approximations et d'ajustements évoquées en amont font apparaître le locuteur en prise avec ses mots et en prise avec sa perception et son caractère indicible. Le discours des experts fait état des ressources dont ils disposent et de leur créativité lexicale pour dire l'odeur : la profusion est telle que les possibilités semblent infinies ; la rareté voire l'opacité semblent être des critères de choix (ex. *blanc, creux, abeille, ozonique*) (Dufour et Rinck 2019). Même en s'en tenant aux réponses écrites sous forme de liste de descripteurs, on voit bien qu'il ne s'agit pas de « trouver le mot » comme le voudraient peut-être les naïfs.

Les experts, qui évoquent en entretien leur « casquette de détective » et le fait

d' « approcher »⁴ une « cible », font écho à ce qu'écrit J. Lacan :

« les références, les choses que le signifiant sert à approcher, restent justement approximatives (...) le rapport du signifié à ce qui est là comme tiers indispensable, à savoir le référent, c'est proprement que le signifié le rate » (cité par J. Authier-Revuz 1995(2012): 520).

Les experts soulignent que pour le nom de molécule « il y a bien un référent » (22) et qu'on peut miser sur une « image globale » dans le domaine des arômes : « même créatif, un pamplemousse c'est un pamplemousse » (25) (Petit et Rinck 2014). Par ailleurs, ils envisagent le langage dans sa dimension heuristique, comme ce qui leur permet de mener à bien le parcours consistant à « décortiquer » et « décliner » ce qu'ils appellent des « notes » ou « facettes » de l'odeur. La frontière est brouillée entre un « signifié mondain » et un « signifié langagier », pour reprendre les termes proposés par J. Rey-Debove (1978: 22) en référence à R. Barthes. Les professionnels conçoivent les notes ou les facettes comme la résultante d'une négociation en discours, mais aussi comme sa visée, celle d'atteindre l'odeur ou la flaveur en elles-mêmes, autrement dit un monde sans langage⁵ (Rinck 2018).

C'est dans l'intersubjectivité que se joue « le travail de et dans la non-coïncidence », comme le nomme J. Authier-Revuz (1995(2012): 522). Bien que le discours des experts sur tel ou tel flacon odorant se caractérise par la prolifération du sens, il permet de faire émerger des profils sémantiques d'odeurs. On observe en effet un recouvrement des réponses : on n'a pas affaire qu'à des hapax (*creux, coumariné*), ni à une mobilisation hasardeuse de termes du domaine (*fruité, floral* etc.).

Depuis leur formation, les experts sont coutumiers de l'écart interlocutif et de « ces fameux processus d'ajustement et de régulation qui permettent de croire que l'on se comprend » qu'évoque C. Normand citant J.-J. Franckel (2012: 29). La singularité du sujet percevant en est la pierre de touche : ses souvenirs, expériences, images personnelles. Les descriptions d'odeurs que les experts ont à produire au quotidien cumulent deux exigences : dire ce qu'on sent soi et se (faire) comprendre. Elles relèvent d'un dialogisme interlocutif (ajustement co-énonciatif avec les pairs ou avec des clients) et d'un dialogisme interdiscursif (reprise du langage et du métalangage du domaine).

Les « pour moi » qu'on a évoqués, venant d'un expert, ont quelque chose du « je sais que mes mots ne sont pas les vôtres » étudié par J. Authier-Revuz (1995(2012): 207). Chez les naïfs aussi, on trouve « je dirais », « j'ai envie de dire », mais chez les experts s'ajoute

4. Par « approximations » dit un autre.

5. « Par monde ou objets, on entend tout l'univers référentiel qui n'est pas le langage [...]. Cette dichotomie qui oppose le monde (sans langage) au langage est purement méthodologique et terminologique, puisqu'il n'y a pas de monde sans langage. Mais il est nécessaire pour notre propos, de poser comme hypothèse que l'on peut valablement distinguer deux types de discours, correspondant à deux univers de discours, l'un sur ce qui n'est pas le langage (traditionnellement étudié par les linguistes) et l'autre sur le langage » (Rey-Debove 1978: 21).

une dimension vindicative, la nomination assumée en tant qu'acte personnel⁶ ; on ne se situe pas seulement au niveau de l'expression de la subjectivité, mais dans une modalité méta-énonciative d'expression de la subjectivité :

- « pour ce produit en particulier j'ai eu... une couleur... enfin moi j'ai toujours du violet qui... enfin systématiquement ça me fait violet » (27)

- « il y a du boisé il y a du fleuri ça fait très bubble-gum, oui on peut dire que ça rappelle des bonbons, chacun son référentiel » (28).

Le rapport au langage commun de la parfumerie (« dans le langage de la parfumerie, on dirait peut-être aussi floral » (03), « ce qui fait violette nous fait poudré » (04)) se présente comme ambivalent, comme dans l'exemple suivant ; « c'est » alterne avec « je pense », et « normalement » se fait le signe du télescopage entre savoir savant et savoir expérientiel :

- « ça me fait penser à une porte de bois, en bois, une porte en bois... mais c'est assez sec et je pense aussi à des balles de tennis, je sais pas pourquoi ça me, je sais pas, ça me fait souvenir à ça... j'imagine que c'est ionone, méthyl ionone, assez sec... normalement ça c'est une partie de, de la fleur de violette, j'ai jamais vu une fleur de violette, j'ai jamais senti la, la naturelle, je connais que les matières premières... je sais pas, je pense au tennis toujours avec ça (...) » (14).

Le « langage technique » est conçu comme un « formatage » mais qui donne accès à la possibilité de « se mettre d'accord », « sur quelques descripteurs au moins ». Cela étant, les experts développent une réflexion fine sur le langage dans la dimension interpersonnelle de l'expertise sensorielle : « certaines personnes peuvent sentir des adjectifs que d'autres n'ont pas perçus, et inversement » (04), « le mot vert n'est peut-être pas celui des autres » (03), « alors je cuisine un peu la personne pour savoir ce qu'elle entend par vert » (03). L'analyse de l'odeur par sa mise en mot les confronte aussi à la question du soi (leur apprentissage initial, l'enfance, la différence entre le maintenant et la même expérience conduite quelques heures avant) : « je sais pas pourquoi, ça me fait... ».

5.2. Du métadiscursif au métacognitif

« Quand je sens quelque chose ou une matière première, quand je me dis à quoi ça me fait penser, j'essaie de chercher (...) on cherche avec ses mots à soi et avec ses repères ». Dire les odeurs, c'est (re)connaître, ou sentir (voir) telle ou telle note. Les commentaires méta-énonciatifs sur le dire se doublent de commentaires impliquant l'activité métacognitive : *voir, sentir, connaître, reconnaître, penser, se rappeler*.

6. C'est ce que l'on a évoqué en amont en fin de partie 4 (« ça me fait vraiment la note crayon, moi j'appelle ça crayon »).

L'usage du verbe *voir* mériterait à lui seul de longs développements⁷ :

- « je vois beaucoup d'éclat, je vois un peu de lumière c'est marrant « je vois », ça fait un peu disuse de bonne aventure » (07) ;

- « si quelqu'un me dit ah je sens une note verte, je vais pas dire à la personne tu as tort, jamais, parce que pour eux la personne sent vert alors je vais plutôt chercher la note, pourquoi cette personne-là me dit vert, et parfois, ça m'ouvre des portes parce que d'un coup je vois la chose autrement, et puis parfois je vois pas du tout auquel cas bon ben je dis et bien moi je vois pas, non je vois pas mais très bien d'accord ok » (15) ;

- « je sais qu'on sent, qu'on arrive vraiment à voir la même chose » (07) ;

- « d'autres me parlent de quelque chose que je vois pas du tout, je sais pas si on le voit vraiment pas... *ou si on parle pas la même langue* »⁸ (14).

Dire l'odeur consiste à montrer, donner à voir, donner accès à l'invisible et à l'indicible⁹ (Franckel 1998: 68), à un « à dire » particulièrement difficile à mettre en mots. J.-J. Franckel montre en effet que « *dire* met en scène la production d'une forme verbale qui rend *visible*¹⁰ pour un sujet S *une représentation non visible en elle-même* » (2015: 87). Rendre *visible* est à entendre comme un méta-terme qui correspond à rendre partageable une représentation mentale, dans le cadre de l'interaction langagière. Cet exercice est assimilable à un « geste mental » de mobilisation de représentations (Culioli 2010), en l'occurrence par l'apprentissage associatif verbal des molécules et familles odorantes.

Dans le discours des experts, l'odeur se présente à la fois en tant qu'objet perçu, objet de discours et objet de connaissance. Les experts témoignent de la manière dont ils analysent une odeur ; ils évoquent le parcours de la découverte (« donc on visualise dans sa tête et puis tac-tac » (22), « et paf les portes s'ouvrent » (03)), et expriment leurs interrogations sur le sensible et l'intelligible et l'impossibilité de les distinguer : « tout de suite je vais décortiquer, je vais pas arriver à avoir ce ressenti que je pouvais avoir jadis » (12), on ne peut pas « distingue[r] ce que ça sent et ce qu'on croit que ça sent » : « je ne sais plus si je pense avec le nez ou avec la tête » (06).

- « [Parfois] on a un message assez...assez direct et où là tac on peut avoir un flash direct sur une image, une chose, une situation et parce qu'on a vraiment relié la matière à quelque chose, quand on a essayé de mémoriser la matière, je sais pas si vous voyez ce que je veux... » (17).

- « (...) un côté racine aussi, un peu plus terreux et ça c'est en extrapolant aussi alors, est-ce que je le sens, ou est-ce que je l'extrapole ... peut-être même un peu cuiré mais bon c'est ça aussi après c'est que des fois on extrapole un peu en, en faisant des associations

7. L'analyse proposée par J.-J. Franckel du verbe *sentir* est également très éclairante : « *sentir* prédiqe l'existence pour un sujet (S) de quelque chose (E) qu'il spécifie comme le déclencheur (d) d'une représentation (P) dont il devient le site » (2004: 109).

8. Nous soulignons.

9 « *Dire* est indissociable de l'indicible auquel il donne accès, mais dont il ne constitue jamais qu'un accès. Dire marque un accès à ce que l'on ne peut atteindre » (Franckel 1998: 68).

10. Nous soulignons.

d'idées en fait, on pense terreux, racine, donc (...) donc c'est vrai que des fois est-ce qu'on, *est-ce que ce qu'on sent on le sent vraiment*¹¹» (16).

Face à une odeur, à travers sa caractérisation, l'identification de ses propriétés sensorielles, en bref son analyse, le sujet expert n'est plus « très neuf » et n'est jamais dans une sensation actuelle pure : il perçoit par référence au « dispositif d'inscriptions » du champ professionnel (Latour 2006).

6. Conclusion

Les odeurs ouvrent une brèche par laquelle l'évidence qu'il pourrait y avoir à nommer et décrire est mise en défaut. Dans les discours de caractérisation d'odeurs, les différentes formes d'ajustement observables façonnent l'odeur dans un dialogue interne au discours, entre :

- l'à *dire* de l'odeur, l'état de choses en tant qu'état du monde (Paillard 2009: 113) qui se manifeste dans les effets sensoriels sur le sujet mais qui toujours « se dérobe à lui comme objet signifié » (Barthes 1964: 256) ;
- le *dit* du savoir expérientiel, qui s'exprime chez l'expert sous la forme d'énoncés objectivants (« c'est du ionone ») partagés dans le *nous* de la sphère professionnelle, transmis en formation et par les atlas des odeurs et autres outils relatifs au « langage de la parfumerie » ;
- le *dire* exprimé en termes de « vouloir dire » comme « une façon partielle et partielle d'exprimer par un énoncé un état de choses du monde » (Paillard 2009: 113).

Nous nous sommes intéressées à l'activité métalinguistique telle qu'elle se manifeste spontanément dans le cadre d'énoncés consistant à caractériser les odeurs, dans une situation non écologique, qui pour les experts correspond cependant à une pratique courante, et, chez eux, à l'activité métalinguistique au sujet du dire en train de se faire et du langage dans le quotidien de leur métier. On retiendra d'une part le défaut du dire et chez les naïfs l'idée de trouver un nom, d'autre part les parcours d'identification (d'élicitation) à travers des énoncés foisonnants mais où la prolifération reste contenue.

Spécialistes des odeurs et non du langage, les experts développent un sentiment linguistique somme toute rationnel. Dès lors qu'on admet que le « langage des experts » n'est pas réductible à une liste de descripteurs mais est un apprentissage du et par le dire qui détermine le sentir de chacun, la composante méta-, de l'ordre pour eux du métadiscours et de la métacognition, se présente comme une clé de la cognition sensorielle experte. Un corpus oral de négociations *in situ* serait très utile pour cerner comment les experts se mettent d'accord sur le choix de descripteurs.

La comparaison des réponses verbales sur telle ou telle odeur en situation expérimentale

¹¹ Nous soulignons.

ou en situation d'entretien présente un enjeu similaire, celui d'étudier la construction de la référence en discours, à l'encontre d'une conception de la référence comme représentation pré-construite en langue. Les odeurs obligent à dépasser l'opposition entre la subjectivité (ce que « *je sens* ») et l'objectivité (ce que « *ça sent* ») pour analyser dans l'intersubjectivité les dimensions personnelle et partagée de ce qu'une odeur sent – ou est.

Il a été question de métalangage du domaine (*notes* et *facettes*), de commentaires méta-énonciatifs, et d'une modalité méta-énonciative qui pose en filigrane la question de l'extension des marques du métadiscours : *je reconnais, je pense, pour moi*, « *x donc y* » ou *voilà*. Dans le même sens, comment traiter la juxtaposition de multiples descripteurs, ou le recours à une créativité lexicale pour qui est extérieur au champ (dérivés adjectivaux comme *cuiré, mandariné*, présence dans le corpus de doublets de type *valérianique, valérianate, valérique*), d'alternances codiques français-anglais jusque dans la juxtaposition d'équivalents (*menthé, spearmint*), d'un vocabulaire « précieux » : *creux, waxy, albedo, indole*) (Dufour et Rinck 2019) ? Dans le fait de dire l'odeur se dit quelque chose en plus, le « calfatage » par le langage dans le rapport aux autres et au réel (Normand 2012: 31-32). C'est donc bien l'activité métalinguistique qui interpelle, sur la langue en tant que ressource dans la caractérisation des odeurs et en tant que visée d'un discours qui cherche ce que « *ça* » sent pour soi et en soi.

Bibliographie

- Authier-Revuz J. (2000). Deux mots pour une chose : trajets de non-coïncidence. *Répétition, Altération, Reformulation, Annales Littéraires de l'Université de Besançon* 701. 37-61.
- Authier-Revuz J. (1995(2012)). *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Limoges, Lambert Lucas. Paris : Larousse.
- Barthes R. (1964). *Essais critiques*. Paris, Seuil.
- Barthes R. (1977). *Leçon. Texte de la leçon inaugurale prononcée le 7 janvier 1977 au Collège de France*. Paris : Seuil.
- Culioli A. (1990). *Pour une linguistique de l'énonciation*. Tome 1. *Opérations et représentations*. Paris, Ophrys.
- Culioli A. (1999). *Pour une linguistique de l'énonciation*. Tome 3. *Domaine notionnel*. Paris : Ophrys.
- Culioli A. (2010). Gestes mentaux et réseaux symboliques : à la recherche de traces enfouies dans l'entrelacs du langage. *Conférence séminaire TOPE, Paris VII*, 26 mars.
- Dubois D. (éd.) (1997). *Catégorisation et cognition: de la perception au discours*. Paris : Kimé.
- Dubois D. (2006). Des catégories d'odorants à la sémantique des odeurs. Une approche cognitive de l'olfaction. *Terrain* 47. 89-106
- Dubois D. (éd.) (2009). *Le sentir et le dire : Concepts et méthodes en psychologie et linguistique cognitives*. Paris : L'Harmattan.

- Dubois D., Rouby C. et Sicard G. (1997). Catégories sémantiques et sensorialités : de l'espace visuel à l'espace olfactif. *Enfance* 50 (1). 141-151.
- Dubois D. et Rouby C. (2002). Names and Categories for Odors: the Veridical Label. In C. Rouby, B. Schaal, D. Dubois, R. Gervais and A. Holley (eds), *Olfaction, Taste and Cognition*. Cambridge : Cambridge University Press. 47-66.
- Dufour F. et Barkat-Defradas M. (2009). Opérations linguistiques de catégorisation : application au domaine olfactif. *Cognitica*, numéro spécial 'Interprétation et problématiques du sens'. 83-91.
- Dufour F. et Rinck F. (2019). *Castorin, maltolé, ozonique...* La créativité lexicale dans les descriptions d'odeurs par des experts. In D. Bernahrd, M. Boisseau, C. Gérard, T. Grass et A. Todirascu (eds). *La néologie en contexte : cultures, situations, textes*. Limoges : Lambert Lucas. 145-158.
- Franckel J.-J. (1998). Au cœur de l'indicible : le verbe *dire*. *Linx* 10. 53-69.
- Franckel J.-J. (2004). Sentir, sens. *Linx* 50. 103-124.
- Franckel J.-J. (2015). Dire. *Langue française* 186. 87-102.
- Hadermann P. et Ikova O. (2010). *Approches de la scalarité*. Genève, Droz.
- Howes D. (1986). Le sens sans parole : vers une anthropologie de l'odorat. *Anthropologie et Sociétés* 10 (3). 29-45.
- Kleiber G. (2012). Carte d'identité linguistique des odeurs. *IRIS* 33. 91-103.
- Kleiber G. (2012). De la dénomination à la désignation : le paradoxe ontologico-dénotatif des odeurs. *Langue française* 174. 45-58
- Kleiber G. et Vuillaume M. (2011). Pour une linguistique des odeurs : présentation. *Langages* 181. 3-15.
- Köster E.P. (2002). The Specific Characteristics of the Sense of Smell. In C. Rouby, B. Schaal, D. Dubois, R. Gervais and A. Holley (eds). *Olfaction, Taste, and Cognition*. Cambridge : Cambridge University Press. 27-44.
- Latour B. (2006). Les « vues » de l'esprit. Une anthropologie des sciences et des techniques. In M. Akrich , M. Callon et B. Latour (eds). *Sociologie de la traduction*. Paris : Presses de l'École des mines de Paris. 33-70.
- Lawless H. et Engen T. (1977). Associations to odors: interference, mnemonics, and verbal labeling. *Journal of Experimental Psychology Human Learning and Memory* 3. 52-59.
- Mondada L. et Dubois D. (1995). Construction des objets de discours et catégorisation : une approche des processus de référenciation. *Tranel - Travaux Neuchâtelois de Linguistique* 23. 273-302.
- Normand C. (2012). La notion d'ajustement dans le métalangage d'Antoine Culioli. *L'ajustement dans la TOE d'Antoine Culioli, Epilogos* 3. 29-38.
- Paillard D. (2009). Prise en charge, commitment ou scène énonciative. *Langue française*, 162. 109-128.
- Petit G. et Rinck F. (2014). 'Sentir des adjectifs' et 'penser avec le nez'. Le sentiment linguistique dans les métiers du sensoriel. *Le Discours et la langue* 6 (1). 91-107.
- Rastier F. (1991). *Sémantique et recherches cognitives*. Paris : PUF.
- Rey-Debove J. (1978). *Le métalangage*. Paris : Le Robert.
- Rinck F. (2018). La part langagière de l'expertise olfactive. In R. Dignonnet (éd.), *Pour une linguistique sensorielle*. Paris : Honoré Champion.
- Rouby C., Chevalier G., Gautier B., Dubois D. (1997). Connaissance et reconnaissance

- d'une série olfactive chez l'enfant préscolaire. *Enfance* 50 (1). 152-171.
- Vermerch P. (1994). *L'entretien d'explicitation en formation initiale et en formation continue*. Paris : ESF.
- Visser W. (2006). L'analyse de l'expertise du point de vue de l'ergonomie cognitive. *Les expertises sensorielles, 4^e Journée du Sensolier*, 12 oct. 2006, Paris. 4-10.

Annexes

Annexe 1. Données recueillies en situation expérimentale

Les tableaux ci-dessous réunissent des caractérisations d'odeurs produites à l'écrit en situation expérimentale, en réponse à la question « qu'est-ce que l'odeur vous évoque ? », pour la molécule de bêta-ionone. Dans le premier tableau, on trouve les réponses de 20 sujets naïfs et dans le second, celles de 20 sujets experts.

1	crème Clarens
2	
3	violette
4	odeur de bonbon
5	
6	
7	
8	
9	fort + désagréable
10	peinture
11	savon plutôt citronné
12	encens, fleur, sucrée
13	acide, fleur
14	rien au début, odeur tardive
15	figue, eucalyptus
16	ressemble produit labo chimie mais ?
17	
18	papier cadeau
19	
20	odeur connue

1	camphré, moisi (bornéol), frais, sous-bois, résineux, cire, sève arbre
2	florale, foin, légèrement épicé, laurier rose, linalol, frésia
3	ionone, café, fumé, boisé, fruité, vert
4	boisé, aromatique, terreux, sec, cèdre, camphré
5	violette, irisé, rosé, rouge à lèvres, fruit rouge (framboise)
6	ionone beta
7	boisé, moisi, poussiéreux, beurre, violette
8	note florale irisée, violette, poudrée, à peine verte, famille des ionone
9	boisé, ambré, gras, irisé, beurre d'iris, violette, poussiéreux, acide
10	boisé, sec, floral, violette, frais
11	boisé, caoutchouc, balle de tennis, violette, methyl ionone
12	floral, woody, violet, ionone, dirty
13	ionone, methyl ionone, floral, wood, spicy
14	terreuse, betterave, violette, camphrée, cave, irisé, boisé, cèdre, beurre d'iris
15	floral, irisé, poudré, carotte, gourmand, cosmétique, léger effet vinaigré
16	terpénique
17	vert, fruité, grinçant, dissonant
18	boisé, ambré, violette, fruité, sucré, aromatique, Iso E Super
19	antique, boisé, fumé, cèdré, doux, vertofix
20	fleuri, violette, cedré, irisé, ionone, methylionone

Annexe 2. Extraits d'entretiens

Exemple 1

Le premier impact pour moi il est assez épicé assez montant et en même temps c'est sweet donc un côté assez sucré fruité qui peut aller jusque dans le miellé... après j'ai des images qui me viennent qui sont liées un peu aux sensations de cette odeur des sortes de suggestions qui sont en général complètement à côté de la matière mais qui font mon univers olfactif là ça me fait un peu caoutchouc un côté fève tonka aussi... gourmand (05)

Exemple 2

pour moi, ça, la première fois que je l'ai senti, ça m'a rappelé l'odeur des sièges de deux-chevaux, quand j'étais petite... mais euh... un peu euh... parce que ça a un côté caoutchouteux et poussiéreux, mais hum... la... la vieille deux-chevaux qui a passé plusieurs hivers dehors... en fait... cette odeur de mousse un peu décomposée là et un peu poussiéreux en même temps... mais c'était sympa hein des années après de ressentir euh la vieille deux-chevaux euh dans laquelle je jouais quand j'étais petite (rires) bon puis après on ... on essaie de voir hum... ça c'est des impressions olfactives très brutes je pense et après on essaie de voir euh... ce que ça a d'intéressant en fait ce que ça peut apporter donc ça c'est une odeur qui est assez chaude (...) donc c'est une odeur chaude boisée... bon ça sent la violette... un peu... un peu mais pas tant que ça hein?... c'est poivré aussi... c'est bon... on a des images de matières aussi qui viennent... de bois par exemple de bois très dense... voilà (rires) (...) ça sent le velours aussi pour moi les gros rideaux en velours le côté poussiéreux comme ça... oui ça sent même les... (silence) l'odeur de la laine un peu... la laine mouillée je veux dire... bon voilà. (...) euh... ça sent la dragée aussi ça ça sent même euh... c'est même amandé du coup (09)